

Du succès multidisciplinaire de l'ethnographie

Eléments d'une évolution et perspectives pour une ethnographie des mondes contemporains

Actuellement, le succès multidisciplinaire de l'ethnographie au sein de la recherche en éducation est tel qu'il s'apparente à un effet de mode au point de susciter bien des interrogations. Il impose aux différentes disciplines qui y recourent de mettre en œuvre leur propre réflexivité méthodologique. En effet, une telle expansion de l'ethnographie engendre une diversité d'applications qui ne favorise pas la compréhension de ce que constitue ce type de démarche.

Ce succès prend ses origines dans un progressif développement des recherches microsociologiques et qualitatives en sociologie de l'éducation dont la paternité est généralement attribuée à Peter Woods (fin des années 1970). Ce dernier s'inscrit dans la tradition sociologique de l'école de Chicago et dans l'un de ses paradigmes les plus reconnus, l'interactionnisme symbolique. Il se revendique également de l'une des « inventions » majeures de la tradition anthropologique, rejoignant de ce fait une longue tradition ethnographique qui est elle-même en questionnement par rapport à son utilisation dans nos sociétés contemporaines, utilisation aujourd'hui devenue polymorphe et pluridisciplinaire. Par conséquent, le propos de cet article sera moins de s'interroger sur les sources de l'ethnographie de l'éducation que de comprendre l'engouement général qu'elle suscite au sein des sciences humaines et les différentes pratiques auxquelles il donne lieu. Pour ce faire, nous emprunterons deux voies distinctes.

D'abord, nous mettrons en évidence certaines dimensions contextuelles qui nous apparaissent pertinentes pour mieux appréhender l'engouement de ces dernières années pour le microsociologique et le travail de terrain. Nous les avons regroupées en trois points : le premier traite du changement du paradigme d'intervention étatique et du savoir qui le fonde, le second du succès des théories relativistes en épistémologie et le dernier de la modernité avancée. Ensuite, afin d'interroger les pratiques actuelles, nous tenterons de démontrer que l'ethnographie, et ce dès ses origines, ne s'est jamais réduite ni à un simple recueil de « données », ni au travail de terrain entendu comme simple technique. Nous soulignerons que l'ethnographie est indissociable d'une démarche scientifique complète. Elle s'insère dans une perspective de construction d'objet avec comme caractéristique fondamentale de refuser l'hypothético-déductivité. À l'aune de cette double démarche, nous soulignerons quelques écueils potentiels, mais combien évitables une fois assumée l'ambition scientifique conjointe aux fondements de l'ethnographie. Ces écueils sont d'abord relatifs à des applications orthodoxes, parfois inadéquates, telles que la création totalisante d'isolats spatio-temporels, difficilement défendables dans nos sociétés aux interdépendances multiples. D'autres écueils sont liés à la réduction de l'ethnographie à un simple « fieldwork », réduction conséquente en termes d'ambitions scientifiques. Nous concluons en essayant de dégager quelques perspectives pour une ethnographie des mondes contemporains.

De quelques éléments du succès multidisciplinaire de l'ethnographie

Nombreux sont les éléments qui sont couramment évoqués visant à expliquer le succès actuel de l'ethnographie. Il est clair que la charge financière de l'ethnographie est incomparable à celle des grandes enquêtes statistiques, ce qui est un aspect non négligeable au vu des limites budgétaires imposées à la recherche en sciences humaines. D'un autre côté, les nouvelles générations de chercheurs sont peut-être attirées par le côté plus « humaniste » des

enquêtes de terrain où intervient nécessairement un jeu relationnel avec les acteurs de terrain que par l'aspect rébarbatif de la technicité associée aux statistiques. Beaucoup d'autres aspects pourraient être encore évoqués. Néanmoins, cette évolution, touchant toutes les sciences du social voire l'ensemble des sciences humaines, est telle que ces éléments ne peuvent suffire pour comprendre la réorientation plus générale vers le terrain et le microsociologique. Passons donc en revue à un niveau plus général l'une ou l'autre dimension du « fait social » auquel on assiste. Pour ce faire, c'est par l'angle des structures, des contextes et des idéologies -aspects nécessairement liés entre eux- qu'il nous faut faire un détour.

Intervention étatique et réorientation méthodologique

Il est très intéressant de noter qu'au tournant méthodologique, dont nous parlons, correspond une période de grands questionnements pour nos États. Comme le démontre P. Nicolas-le Strat (1993)¹, ces questionnements étatiques ne peuvent se résumer uniquement à leur dimension purement politique mais touchent plus fondamentalement un « mode d'intellectualisation de la Question sociale » (NICOLAS-LE STRAT, 1993 : 1). Ce « mode » renvoie plus largement à tout le champ intellectuel en tant que producteur de savoirs, dont le sous-champ des sciences humaines en est un représentant par excellence. C'est donc des interrelations entre le savoir et le pouvoir qu'il est question ici.

Jusqu'à la décennie 1970, l'État-providence s'était donné pour mission de traiter rationnellement les contradictions de la société par le biais des principes de prévoyance et de protection, se référant aux notions de probabilités et de risques appréhendées à travers des catégories simples et globales. Ces risques étaient considérés comme inhérents à la division sociale du travail. Or, essentiellement au cours des années 80, l'État se trouve confronté à des transformations qui le mèneront à remettre en cause ses façons d'intervenir dans la société, alors critiquées pour ses limites en termes d'efficacité.

Cette « crise s'enracine dans [une] sorte d'invalidation généralisée des savoirs traditionnels du social » (NICOLAS-LE STRAT, 1993 : 1) qui ne permettent plus de légitimer les actions de l'État critiquées pour leur « manque d'efficacité ». Critiques qui, de fait, touchent ces mêmes savoirs.

En effet, ces savoirs correspondaient, fondaient et légitimaient le mode d'intervention étatique par la manière même dont les sciences approchaient la réalité sociale. Les prétentions des sciences du social à être objectives dans un schéma positiviste issu des sciences de la nature légitimaient l'État dans sa volonté de traiter rationnellement les problèmes sociaux et permettaient des logiques gestionnaires, technocratiques, via l'administration étatique. L'intellectualisation du social passait essentiellement à travers les catégorisations socio-économiques (au sens statistique) et renforçait donc une vision des problèmes sociaux comme étant inhérents à la division sociale du travail, dans la continuité de la grande tradition sociologique. La méthode majoritairement utilisée, à savoir les grandes études statistiques, permettait à l'État d'intervenir en fonction du concept de risque et des termes probabilistes qui l'accompagnaient. La profusion d'études quantitatives parachevait l'impression d'un savoir objectif.

En bref, depuis les années 80, l'État tout comme les sciences du social s'épuisent dans un effort d'intellectualisation des problèmes sociaux. Cela s'observe dans nos disciplines

¹ Auteur dont nous nous inspirons fortement pour le développement de ce point.

lorsqu'elles s'interrogent² sur la pertinence du maintien de certaines de leurs catégories d'analyse les plus usitées, telles que celles de « classes sociales », d'« inégalités » etc.

En éducation, la persistance des inégalités dans la réussite scolaire, en dépit des analyses opposées de Bourdieu et de Boudon, aboutit à une volonté d'interroger différemment le social, volonté qui se traduit par un mouvement d'ouverture de ce qu'on appela « les boîtes noires » telles que l'établissement scolaire, la classe, la communauté éducative ou d'apprentissage (ROCHEX, 2003). Or, ce changement de perspective va imposer un changement méthodologique.

Depuis, l'État cherche une nouvelle façon d'intervenir, et, conjointement les sciences du social réorientent leur manière de l'aborder. Deux réactions peuvent d'ailleurs être actuellement observées dans nos disciplines. La première consiste à multiplier les catégories par des déclinaisons, des découpages et des affinages. La catégorie chômage en est un bon exemple. Cela dit, le non-emploi semble résister à toutes ces tentatives, la démultiplication des catégories semble alors sans fin et donne l'impression d'une fuite en avant pour conserver le même paradigme méthodologique d'intellectualisation de la question sociale³. La deuxième attitude, prépondérante aujourd'hui, tente de comprendre le social « par le bas », c'est-à-dire en étudiant non plus les problèmes d'un système et d'une organisation sociale, mais bien ceux inhérents à des « situations de difficultés » (NICOLAS-LE STRAT, 1993)⁴. Dans ce cadre, les acteurs, négligés auparavant par le travail de catégorisation, sont ici réhabilités, perçus comme créateurs de sens, entreprenant un travail de définition de leur propre situation grâce auquel ils agissent sur leur environnement. Au-delà des résultats intéressants pour la recherche, ces perspectives ont un intérêt pour les politiques puisqu'elles offrent de nouvelles perspectives interventionnistes (parfois implicites) à l'État. Il lui reste à mettre en oeuvre les conditions favorables à l'amélioration de ces situations. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre les décentralisations du pouvoir actuel, tout comme certaines actions liées aux discriminations positives. Les recherches en termes d'effet-établissement et d'effet-classe s'inscrivent également dans cette évolution. Il en va de même pour l'échec scolaire qui est aujourd'hui de moins en moins appréhendé en terme d'inégalités sociales et de logiques systémiques⁵, mais bien plus en termes de situation d'échec au sein de laquelle le vécu et le rapport qu'entretient le jeune avec l'école deviennent les premières préoccupations.

Nous assistons donc actuellement à un changement dans le contrôle, la régulation et la résolution de la question sociale et l'on comprend que les études microsociologiques, dont une bonne partie se revendiquent de l'ethnographie, répondent parfaitement à ce changement d'intellectualisation du social. En effet, en refusant l'hypothético-déductivité, cette méthode favorise la critique des catégories habituelles. L'accent mis sur le local permet, en outre et par essence, de mieux étudier un problème social en termes de situation, par le choix d'unités d'analyse réduites. La focale ethnographique peut également favoriser la capacité des individus à produire leur propre situation de vie⁶. Elle permet de mieux comprendre les rapports, les interprétations et les actions des acteurs vis-à-vis d'un phénomène social, en

² À ce sujet, le dernier ouvrage d'Alain Touraine illustre bien ces interrogations sur le « paradigme économique et social » et ses catégories d'analyse auxquelles il répond en proposant le passage d'un « paradigme social » sur le monde à « un paradigme culturel ». (TOURAINÉ, A., 2005, *Un nouveau paradigme pour comprendre le monde d'aujourd'hui*, Paris : Fayard).

³ Ce qui ne veut pas dire qu'un changement de paradigme est ipso-facto nécessaire. Nous ne croyons pas qu'il faille oublier les analyses en termes socio-économiques. Oublier les insertions des acteurs dans la structure sociétale et ne plus les appréhender qu'en termes culturels nous semble pour le moins restreint.

⁴ Les sciences du social ont toujours tendance à orienter leurs études en fonction des problèmes sociaux, même si elles les transforment en problèmes sociologiques et qu'elles ne se limitent pas à ces thèmes d'étude.

⁵ Du moins, il l'est toujours, mais de manière variable selon les disciplines.

⁶ Mais c'est loin d'être automatique, nous le verrons par la suite.

s'intéressant à la construction de sens que ces derniers effectuent en définissant leurs réalités sociales, parfois jugées problématiques à un moment donné par la société.

La réorientation vers le micro sociologique peut donc être partiellement comprise par cette dynamique de renforcement mutuel entre le champ de la recherche et l'évolution des préoccupations étatiques.

L'impact du relativisme dans les sciences humaines

Toutes les remises en cause touchant les « savoirs traditionnels du social » que nous venons d'évoquer ne sont pas étrangères au succès des théories relativistes qui se sont développées au même moment. Le contexte leur était en effet extrêmement favorable. En sus des transformations sociétales, ces années sont marquées en majeure partie par la fin des espoirs suscités par les modèles de société alternatifs. On a d'ailleurs pu qualifier cette époque, de manière étrange, de « fin des idéologies », voire même de « fin de l'histoire ».

Le relativisme épistémologique a touché par ses arguments tout autant les grands modèles théoriques et les prétentions positivistes qui les accompagnaient que, plus fondamentalement, l'ambition scientifique des sciences du social. On les accuse alors d'être subjectives, partiales et idéologiques, voire même d'élaborer un savoir dont la valeur ne peut rien prétendre de plus ou de différent que n'importe quel autre savoir (relativisme absolu). Ces théories ont d'ailleurs trouvé des relais importants au sein même de nos disciplines, le relativisme poussé de Garfinkel en est une bonne illustration.

L'engouement concomitant pour le terrain et les analyses microsociologiques -et donc pour l'ethnographie- peut dès lors se comprendre dans cette perspective comme une réponse aux critiques adressées aux constructions théoriques, que l'on qualifie de spéculatives et qui, partant, deviennent illégitimes. Les sciences du social se cherchent une nouvelle légitimité par leur réaffirmation d'être des sciences empiriques, avec la volonté d'étudier au plus près et en profondeur les phénomènes sociaux.

De cette période s'est imposée une tout autre conception de l'acteur à la fois actif, réflexif et créateur, devenu aujourd'hui un acquis en sciences du social. Cette reconnaissance de la réflexivité de l'acteur et de sa participation active à la construction du monde social favorise le succès de l'ethnographie, qui, outre son autorité expérientielle, peut enraciner aussi sa légitimité dans l'argument dialogique depuis la critique faite par le tournant herméneutique (GEERTZ, 2003). La prolifération des enquêtes de terrain de type ethnographiques dites collaboratives ou coopératives avec (et non plus sur) des informateurs devenant des « interlocuteurs » est l'une des conséquences de l'adoption de cette perspective.

La critique du positivisme en sciences du social ne fut pas en soi un élément négatif pour nos disciplines. Elle a permis une réflexivité de la science sur elle-même et des expérimentations méthodologiques nécessaires à son évolution et amélioration. Néanmoins, la diversité actuelle des méthodes de recherches sème aujourd'hui la confusion. Ce succès du relativisme a eu des conséquences sur certaines pratiques de recherche. Une part des chercheurs l'ont intégré et accepté tel quel au point d'adopter de grandes libertés méthodologiques qui ont donné lieu, entre autres, à une ethnographie narrative, à l'ethno-fiction et même un courant a-théorique en ethnographie. Toutes ces évolutions posent nécessairement la question de la validité scientifique de nos disciplines. Nous pouvons en effet nous demander jusqu'à quel point les enquêtes de terrain, et plus particulièrement celles dites ethnographiques, peuvent appuyer leur autorité sur une perspective dialogique. Plus généralement, quelles sont les particularités de l'ethnographie aujourd'hui, et en quoi est-elle encore viable comme méthode scientifique? N'y a-t-il pas d'autres alternatives au positivisme ? Les risques de dissolution sont bel et bien présents.

À côté de cela, cette ouverture méthodologique a mené à une pléthore de méthodes hybrides. Cette hybridation est d'ailleurs aux fondements même de l'ethnographie en éducation puisque Peter Woods, tout en recourant aux outils méthodologiques de l'interactionnisme symbolique et de la phénoménologie sociale de Schutz, fonde néanmoins sa démarche ethnographique sur les anthropologues américains de l'école culturaliste (WOODS, 1990). Ceux-ci, dès les années 50, se sont penchés sur l'analyse du système éducatif avec comme démarche centrale l'ethnographie, pour étudier surtout les problèmes scolaires liés à l'enculturation des enfants des minorités, trouvant ses sources au sein des écoles de la psychologie écologique, l'ethnographie holiste, l'ethnographie cognitiviste, l'ethnographie de la communication et l'interactionnisme symbolique (HENRIOT-VAN-ZANTEN, ANDERSON-LEVITT, 1992). Hughes Mehan, également dans le sillage de la phénoménologie sociale d'Alfred Schutz, mais surtout de l'ethnométhodologie d'Harold Garfinkel, parle quant à lui dès 1978 « d'ethnographie constitutive » basée sur une observation « armée » et « non participante » (LAPASSADE, 1991), (COULON, 1993).

Ce large mouvement en faveur du qualitatif et des études microsociales ouvre ainsi la voie à une ethnographie qui rompt avec les techniques classiques de l'immersion prolongée, de l'observation participante et des discussions informelles ou formelles.

La modernité avancée et l'évolution du monde social

Comme nous l'avons mentionné brièvement ci-dessus, la conception des acteurs sociaux a fortement évolué. À ce propos, il est intéressant de noter le changement d'appellation qui s'est opéré durant ces dernières décennies. Les agents sociaux sont dorénavant appelés des acteurs, catégorie révélatrice de la place accordée aux individus dans le déroulement du monde social. Nombreux sont aujourd'hui les auteurs traitant de la modernité à décrire une évolution importante dans le fonctionnement de nos sociétés et du rôle qu'y jouent les individus. Ils ne sont plus considérés comme de simples épiphénomènes du social, vision que les grands modèles théoriques, notamment ceux issus de la tradition Durkheimienne, favorisaient en produisant un discours nécessairement méta-individuel. La « modernité réflexive » dont nous parle Giddens (1994) renvoie au fait que les acteurs, collectifs ou non, réfléchissent leur propre situation et sont distanciés vis-à-vis de ce que l'on nomme la société. Ils ont non seulement une conscience discursive mais également pratique même si, dans la vie quotidienne, les pratiques sont pour la plupart routinières. Les acteurs mobilisent des ressources, participent aux définitions des situations⁷ et cherchent à agir sur ces dernières. De nombreux auteurs nous démontrent que depuis la fin des années 60 il y a eu un réel approfondissement de la modernité et du processus d'individualisation. Face à ce changement social, il est aujourd'hui de plus en plus difficile de produire un discours complètement déterministe à partir d'une étude de terrain. Dans un monde où les normes se sont déplacées et où elles sont devenues, pour une part, négociables, les individus apparaissent comme expérimentateurs de nouvelles formes sociales. Il s'agit, de plus, de faire de sa vie un choix et de lui donner un sens qui se veut personnel et authentique, nécessitant une critique à l'égard des autorités plus traditionnelles. Nous nous dirigeons donc vers une société des individus, ce dont les traités récents de sciences sociales rendent compte⁸. En ce sens, l'on comprend que les études microsociologiques, dont l'ethnographie, puissent être plus adéquates pour analyser l'individu en terme d'acteur, contournant ainsi les réductions

⁷ Capacités des acteurs que Boltanski et Thevenot, parmi bien d'autres, soulignent dans leur ouvrage de 1991, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris : Gallimard.

⁸ Citons, entre autres, Kaufmann, J-C, 2001, *Ego. Pour une sociologie de l'individu*, Paris : Armand Collin ou encore Dubet, F., 1994, *Sociologie de l'expérience*, Paris : Seuil.

inhérentes aux études statistiques qui, dans leur démarche explicative et non compréhensive, concevaient les acteurs comme des agents sociaux.

D'un autre point de vue, le rapprochement entre l'anthropologie et la sociologie à travers le développement actuel des méthodes qualitatives prend sa source dans l'accroissement des interdépendances et des interconnexions multiples de nos mondes contemporains, dont la diversité est au cœur même d'un vaste mouvement d'ensemble dit de « globalisation ». Cette évolution même du social serait donc propice à la propagation de l'ethnographie. L'entrée en modernité des « traditionnelles sociétés » des anthropologues, l'accélération des pénétrations extérieures qu'elles connaissent depuis une décennie dans un contexte de flux globaux de « médiascapes »⁹ et « d'ethnoscapes »¹⁰ imposant la nécessité de se penser (ou de « s'imaginer ») (APPADURAI, 1995) mondialement, conduisent à vider la pertinence de la distinction entre l'ici et l'ailleurs, tous deux confrontés aux mêmes phénomènes de la (sur)modernité dénommés par Marc Augé comme « l'excès de temps, d'espace et d'ego » (AUGE, 1992). Pour certains cette évolution du monde social conduirait l'ethnographie – au même moment de son succès multidisciplinaire – à un profond « malaise » (MARCUS, 2002), remettant surtout en question ses isolats classiques. Pour d'autres, l'ethnographie apparaîtrait comme l'une des « techniques » appropriées à l'étude de nouveaux mondes fragmentés de la modernité, à l'analyse de l'appropriation, de la négociation et de la construction des normes par les acteurs.

S'appuyant sur les postulats de « la modernité réflexive », de la capacité des acteurs, de « la non passivité des terrains sociopolitiques » (TIDJANI, 2001), nombreux sont ceux qui recourent à l'ethnographie comme une technique intégrée au sein de démarches multiformes étudiant la manière dont les acteurs (re)composent dans de multiples mouvements hétérogènes les structures macrosociologiques, empruntant parfois les voies d'un populisme méthodologique, au risque d'occulter les rapports de domination et de pouvoir en jeu. Ainsi, Appadurai¹¹ considère que l'influence articulée des flux globaux des « médiascapes » et des « ethnoscapes » aboutit au « travail de l'imagination [comme] une caractéristique constitutive de la subjectivité moderne ». « La relation mouvante et imprévisible entre les événements transmis par les médias et les publics en déplacement est au cœur même du lien [...] entre la globalisation et la modernité. [...] le travail de l'imagination, considéré dans ce contexte, n'est ni purement émancipateur ni entièrement soumis à la contrainte, mais ouvre un espace de contestation dans lequel les individus et les groupes cherchent à annexer le monde global dans leurs propres pratiques de la modernité » (APPADURAI : 30). Selon cet auteur, une reformulation « délocalisante » de l'ethnographie s'impose, la rendant parfaitement adéquate à l'analyse de nos contemporanités.

Ces évolutions du monde social qui, tout en remettant en question les postulats classiques de l'ethnographie tels que la localité anthropologique, conduisent l'ethnographie à être adoptée au sein d'un grand nombre de démarches, doivent cependant être nuancées. C'est aussi une autre manière d'appréhender le social qui s'est imposée au sein des sciences du

⁹ Appadurai définit les « médiascapes » comme « à la fois la distribution des moyens électroniques de produire et de disséminer de l'information [...] désormais accessible à un nombre croissant d'intérêts publics et privés à travers le monde, et les images du monde créées par ces médias. [...] Ils fournissent à des spectateurs disséminés sur toute la planète de larges et complexes répertoires d'images, de récits et d'ethnoscapes, où sont imbriqués le monde de la marchandise et celui de l'information et de la politique. » (APPADURAI : 71).

¹⁰ Les « ethnoscapes » renvoient au « paysage formé par les individus qui constituent le monde mouvant dans lequel nous vivons : touristes, immigrants, réfugiés, exilés, travailleurs invités et d'autres groupes et individus mouvants constituent un trait essentiel du monde qui semble affecter comme jamais la politique des nations [...] » (APPADURAI : 69).

¹¹ Anthropologue américain, Appadurai s'intéresse vivement aux phénomènes de la modernité et cherche à positionner l'ethnographie par rapport à l'évolution du monde social. Il influence un grand nombre d'anthropologues européens tels que P. Geschiere.

social, comme nous avons essayé de le démontrer au cours de cette première partie. Les chercheurs eux-mêmes sont immergés dans la modernité avancée avec son injonction normative à être pleinement un individu authentique. Il est d'ailleurs important de rappeler, car l'essentialisme est toujours bien présent, que le « soi » au coeur de la réflexivité et de l'individuation s'est construit socio-historiquement, du moins si l'on accepte de considérer que l'intersubjectivité constitue le sujet.

Nous sommes donc face à bien plus qu'une simple réhabilitation de l'individu. Nos disciplines s'intéressent aujourd'hui à de nouveaux thèmes de recherche extrêmement diversifiés et favorisent, peut-être à travers un certain humanisme, une vision plus ouverte de la société, avec parfois des acteurs qui se revendiquent en se convaincant de poser leurs choix de manière purement personnelle. Les chercheurs s'intéressent plus aux détails et à la vie quotidienne des acteurs, à la création et au changement, et l'accent sur le vécu en est révélateur. Il en va de même du succès phénoménal des recherches sur l'identité (KAUFMANN, 2004), ainsi que de celui, plus particulièrement dans les pays anglo-saxons, du courant ethnométhodologique. Cette situation ne peut être totalement étrangère à la tendance actuelle que certains auteurs interprètent comme une volonté de « réenchanter le monde » contre le désenchantement de nos mondes contemporains.

Cette nouvelle manière d'appréhension et d'intelligibilité du social a donné lieu à une pluralité de démarches qualitatives parmi lesquelles l'ethnographie occupe une place prédominante et est entrée en interaction avec une pluralité d'autres méthodes qualitatives au sein de démarches polymorphes. Un détour par l'ethnographie classique semble donc s'imposer, non pas pour y rechercher l'orthodoxie méthodologique, mais bien pour réfléchir à sa portée scientifique.

Un détour par l'ethnographie classique

L'ethnographie telle qu'elle a fini par s'imposer avec l'œuvre de Malinowski dans la première moitié du XX^{me} siècle comme méthode clé de l'anthropologie britannique trouve ses origines dès la fin du XIX^{me} siècle lorsque d'une part, les anthropologues en chambre qui apparentaient leur discipline à une science de la nature, entendaient élaborer leurs théories sur des données plus fiables que celles rapportées par les voyageurs et les missionnaires. La préoccupation ethnographique s'explique ainsi d'abord par une exigence de scientificité et par l'application, dans le cadre des sciences humaines, de méthodes d'observation issues des sciences de la nature. Elle trouve aussi ses bases dans la demande accrue de données ethnographiques dans le contexte des rivalités entre empires coloniaux, soucieux d'acquérir une compréhension stratégique et efficace des « peuples primitifs ».

La remise en question progressive de l'évolutionnisme, les premières perspectives fonctionnalistes et la volonté d'accéder à autre chose que des données empreintes de spéculations théoriques, conduisirent progressivement des scientifiques au recueil de faits concrets sur le terrain au sein d'expéditions multidisciplinaires. Mais la révolution malinowskienne, la démarche ethnographique comme une enquête exhaustive et de longue durée sur une société de petite dimension par le chercheur même, et la refonte des deux figures, du praticien de terrain et du théoricien en une seule, s'est effectuée au sein de l'accomplissement théorique du holisme fonctionnaliste dans l'œuvre malinowskienne. L'exigence de n'avoir aucune « autre occupation que de suivre la vie indigène », au contraire de ce que faisaient les voyageurs, missionnaires et fonctionnaires, la contrainte de « se couper de la société des blancs », « de rester le plus possible en contact étroit avec les indigènes » « et de participer à la vie du village » (MALINOWSKI, 1989 : 63) étaient les conditions méthodologiques d'une étude fonctionnaliste mais surtout holiste de la culture, comme ensemble « d'institutions » en interrelation. Elles rendaient en effet possible l'étude de la

culture dans « son intégralité » et « sous tous ses aspects » au sein desquels « la structure, la loi et le principe [devaient] être rapportés à un seul grand ensemble cohérent » (MALINOWSKI, 1989 : 67). Mais, elles permettaient aussi de compléter le squelette brut de la culture tribale, obtenu aussi par des « interrogatoires » et le déchiffrement de documents. D'une part, « les impondérables de la vie authentique » et « du comportement typique » y étaient « saisis dans leur pleine réalité » par l'observation et la notation sur place, ce qui menait à adopter un point de vue behavioriste se satisfaisant de ce qui est directement et explicitement accessible à un regard qui liait entre eux les aspects de la culture dans leur réalisation pragmatique. D'autre part, « les dispositions subjectives » conditionnées par la culture étaient mises au jour sous la forme de manières de penser types (MALINOWSKI, 1989 : 75) et consignées grâce à la connaissance de la langue indigène apprise sur le terrain en « un corpus inscriptionum » disponible non seulement à l'auteur, mais aussi « au pouvoir d'interprétation » d'autres chercheurs.

Un paradigme holiste sous-tendait donc la démarche ethnographique malinowskienne qui finit par s'imposer comme le canon de l'anthropologie classique. Elle présupposait en effet que l'observation de la culture prendrait sens dans la reconstitution de la totalité de la localité anthropologique, présupposé facilité par des terrains renvoyant à des isolats spatio-temporels, même si leur clôture et leur fermeture étaient en partie idéalisées et « a-historicisées ». La conception de l'ethnographie par le courant structuraliste ne modifia nullement le postulat fondamental du tout culturel ou social fonctionnaliste, d'ailleurs renforcé par la conceptualisation maussienne du « fait social total ».

Nous ne prétendons nullement que l'ethnographie est indissociable d'un paradigme holiste des cultures et des sociétés. Même s'il n'est pas toujours aisé de s'en départir au vu du poids de la tradition classique, l'ethnographie a évolué et doit évoluer.

Mais ce que démontre ce moment fondateur de l'ethnographie, c'est que la méthode et la théorie constituent un tout indissociable au sein duquel elles sont en relation permanente. Avec Malinowski, l'ethnographe devient un observateur sur le terrain, mais aussi et en même temps un théoricien de ce qu'il observe. Plus encore que de simples relations entre méthode et théorie, nous défendons une relecture constructiviste de l'ethnographie malinowskienne. L'ethnographie est devenue par sa synthèse une méthode empirique et scientifique de construction d'objet comprise dans un va-et-vient bachelardien. Le terrain ethnographique n'est pas un ensemble saisissable de données objectives et extérieures au chercheur. L'objet tout comme le terrain est construit par lui, notamment par les conceptions que l'on se faisait a priori des « sociétés primitives », par exemple considérées comme a-historiques puisque sans écriture. Parallèlement, le regard s'aiguise, au sein de l'infini observable, à travers les concepts et les catégories qui renvoient eux-mêmes à des présupposés théoriques, qu'ils soient implicites, embryonnaires ou achevés.

L'ethnographie présente dès sa fondation une ambition modélisatrice, ce qui ne signifie pas qu'il s'agit de généraliser un cas particulier, mais bien que l'observation et la description équivalent à un ordonnancement en regard de la théorie qui se (re)construit au sein même du travail ethnographique. Observer et décrire c'est trier, sélectionner, ordonner selon des intérêts, des choix, des principes théoriques et des catégories. Bien que l'ethnographie telle qu'elle s'est élaborée contre l'hypothético-déduction soit une démarche scientifique empirique et inductive, le regard n'est pas dénué de choix, d'intérêts, de certains principes théoriques qui s'élaborent aussi au cours de l'observation et de la description. L'induction pure n'existe pas.

C'est au sein de cette mise au jour théorique, au sein de l'articulation empirique et inductive et du va-et-vient de la méthode et de la théorie que réside la richesse de la méthode ethnographique. La tradition anthropologique française, par sa distinction méthodologique lévi-straussienne de l'ethnographie, de l'ethnologie et de l'anthropologie, (et la récupération

de cette distinction), a contribué à séparer l'ethnographie de la théorie alors qu'elle lui est indubitablement liée. C'est de l'articulation entre la méthode et la théorie que l'ethnographe peut tirer sa légitimité bien qu'elle se soit imposée par l'expérience de terrain entre autres parce que Malinowski soutenait n'accorder de valeur scientifique « qu'aux sources ethnographiques où il est loisible d'opérer un net départ entre, d'un côté, les résultats de l'étude directe, les données et interprétations fournies par les indigènes, et de l'autre, les déductions de l'auteur basées sur son bon sens et son flair psychologique » (MALINOWSKI, 1989 : 59).

Bien entendu, par cet extrait nous voyons bien que Malinowski n'était pas constructiviste mais cherchait sur le terrain à récolter des données considérées comme fiables et objectives sur le modèle positiviste des sciences de la nature. Mais c'était toute la « magie » de l'écriture ethnographique malinowskienne (STOCKING, 2003) de nous mettre en scène des conditions au sein desquelles avaient été récoltées ses données ethnographiques et de les présenter séparément de ses déductions, occultant le mouvement dialectique entre sa méthode et ses principes théoriques. Il se contredit par ailleurs lorsqu'il déclare que : « observer, c'est choisir, c'est classer, c'est isoler en fonction de la théorie. Élaborer une théorie, c'est résumer la pertinence de l'observation passée et attendre confirmation ou infirmation empirique des problèmes posés par la théorie » (MALINOWSKI, 1968 : 16). Cet extrait traduit toute son ambiguïté à ce sujet.

Pour conclure ce point, rappelons que nous soutenons que la légitimité de l'ethnographie vient moins du terrain et de son expérience que de l'inscription de ces derniers dans un processus de construction d'objet assumé et explicité. Cette construction s'opère dans un va-et-vient entre le paradigme, la théorie, la méthode et l'empirisme du terrain. C'est en ce sens que nous pouvons parler d'une certaine méprise sur le travail monographique ne fût-ce que par le présupposé, sous-jacent à ce genre d'exercice, d'un donné existant en dehors de l'ethnographe, tel qu'il fut d'ailleurs pensé de façon ambiguë par Malinowski même et renforcé par son écriture. Nous nous demandons dans quelle mesure il ne serait pas plus profitable pour nos disciplines d'assumer pleinement la dimension incontournable subjective des sciences du social, qui pourrait devenir une richesse pour les sciences humaines si l'on respectait les principes de rigueur méthodologique par l'explicitation systématique de nos constructions d'objet, ce qui fournirait un triple avantage. Le premier profiterait à l'ethnographe lui-même en lui permettant d'améliorer ses observations et descriptions qui, en retour, modifieraient ses présupposés théoriques. Bref, il s'agit ici d'améliorer le va et vient bachelardien. Le deuxième avantage est de permettre l'objectivation (qui ne signifie pas être objectif) du travail ethnographique et, ce faisant, de lui redonner pleinement sa dimension scientifique. En effet, un simple ensemble de description ne permet pas plus de débat qu'un témoignage dont la contradiction semble à priori difficile. Par contre, une fois ce travail explicité dans toutes ses dimensions, celui-ci devient réfutable par la « communauté scientifique » et permet même au savoir ethnographique d'accéder à une certaine cumulativité. Cumulativité et réfutabilité étant deux conditions fondamentales d'un savoir qualifié de scientifique. La technique seule ne peut permettre de construire la distance nécessaire à l'objectivation, le cœur du problème étant dans « la manière de poser les problèmes et de construire la théorie » (ELIAS, 1993 : 33). Le troisième avantage est, in fine, d'ouvrir l'ethnographie au pluralisme paradigmatique et théorique, évitant ainsi un repli sur une quelconque orthodoxie méthodologique qui empêcherait, par exemple, à l'ethnographie d'étudier des changements sociaux.

Quelques obstacles inhérents à l'évolution de l'ethnographie

Le retour aux fondements de l'ethnographie et les développements que nous avons apportés viennent contredire un nombre important de recherches actuelles se revendiquant de manière hétéroclite de l'ethnographie. En effet, cette dernière est tantôt réduite à une simple technique d'observation ou plus largement au « fieldwork », tantôt assimilée à un type de regard particulier, voire simplement à l'usage d'autoréflexivité durant l'enquête¹². Ces conceptions réductrices de l'ethnographie nous semblent vouées à se heurter à certains écueils qui sont pourtant évitables une fois reconnu et assumé le statut de méthode scientifique de l'ethnographie, au sens où nous l'avons montré. Par exemple, la mise en scène d'un « donné direct » au sein de l'écriture malinowskienne (STOCKING, 2003), la réduction de la démarche ethnographique au terrain et le recours absolu à l'argument expérientiel pour fonder la légitimité de pratiques ethnographiques entravent le va-et-vient bachelardien entre la méthode et la théorie. Ces différentes conceptions trouvent actuellement leur expression paroxystique dans le courant a-théorique de l'ethnographie, dont la naissance fait suite aux théories relativistes. Étrange conséquence cependant puisque, si l'on considère ce courant comme une réaction aux spéculations théoriques et à leur subjectivité, refuser toute théorie est non seulement un leurre comme nous l'avons montré par notre détour par l'ethnographie classique, mais également un retour vers une conception positiviste de l'ethnographe sur son terrain, en se cantonnant dans une illusoire prise « directe » de données et de l'objet puisque l'absence de théorisation serait censée éviter toute subjectivité et partialité. Plus modérément, d'autres chercheurs s'évertuent à rendre réflexif leur propre contact avec leur terrain, considérant à juste titre qu'ils influencent eux-mêmes ce qu'ils peuvent y observer. Mais se cantonner à cette réflexivité du terrain, et certains y consacrent parfois une majeure partie de leurs ouvrages en développant des chapitres presque autobiographiques, serait une gageure. Implicitement, et pour une part de ces ethnographes, considérer que cette réflexivité des conditions d'enquête puisse, en neutralisant ces « bruits », permettre de recueillir des données objectives nous renvoie à nouveau vers une vision positiviste de cette méthode. La réflexivité du chercheur à l'égard des conditions d'enquête et de récolte des données est une étape fondamentale dans le cadre de la démarche ethnographique. Néanmoins, il s'agit de l'inscrire comme une étape parmi d'autres dans l'objectivation d'un processus de production de connaissances.

De plus, cette réduction de l'ethnographie au travail de terrain peut facilement mener aux dérives du postmodernisme. Le courant a-théorique et son hyper-empirisme se trouvent rapidement confrontés à l'écueil majeur que constitue l'« exaltation du vécu », voire la simple « complaisance empirique ». « Le vécu, grande tentation des chercheurs qui s'efforcent de coller au plus près de la réalité, fait l'objet d'une valorisation romantique, qui correspond à une conception pré-, voire anti-intellectuelle de la réalité » (JAVEAU, 1997 : 56). L'argument dialogique issu de la critique herméneutique ne peut constituer à elle seule la légitimité et l'autorité de l'ethnographie, ce qui reviendrait à une pure sacralisation du terrain.

C'est la conception même de nos disciplines qui est ici en jeu et nous pouvons nous demander si notre rôle peut se limiter à celui de porte parole ou encore de médiateur¹³. Ne devons nous pas produire une autre vérité que celle des acteurs enquêtés ? Le relativisme

¹² Tel que WEBER F. l'a déclaré dans son intervention « Modéliser l'économie domestique : terrains et théories » au cours du colloque Ethnografeast II. <http://www.diffusion.ens.fr/index.php?res=conf&idconf=353>

¹³ Tous ces propos rejoignent les difficultés actuelles, certes ambiguës, de la position d'« expert » dont les rapports avec les acteurs de terrain, les enquêtés, se sont complexifiés. Ces derniers sont aujourd'hui moins enclins à accepter les discours que des spécialistes portent sur eux, surtout dans le cas où ceux-ci leurs déplaisent. L'évitement de la théorie de peur de « tromper » les acteurs et qui entraîne une sacralisation du terrain et de la parole des acteurs, typiques de notre époque surmoderne, ou le recours au seul argument épistémologique du terrain sont deux réactions qui guettent les experts.

absolu avance que tous les savoirs se valent. Or, il est possible de défendre le contraire car le savoir tel qu'il est produit dans nos traditions académiques, et à condition de respecter la rigueur méthodologique du processus d'objectivation, devient d'une certaine manière cumulable et réfutable.

À l'extrême inverse, d'autres ethnographes s'inscrivent dans la longue tradition de l'ethnographie dans sa version classique et holiste. L'analyse classique se fonde sur le postulat d'un terrain isolé spatio-temporellement et relativement homogène, compréhensible à travers une totalisation. Or, rares sont les objets de nos sociétés complexes et aux interdépendances multiples qui correspondent à ce terrain « conventionnel »¹⁴. La possibilité de fermeture holistique de nos unités d'analyse suscite de nombreuses interrogations. Il est souvent difficile de défendre dans ce cas que les observations ethnographiques puissent se comprendre à travers un ensemble clos et contraignant se suffisant à lui-même. Cette fermeture holistique se faisait traditionnellement, en sus du terrain considéré comme tel, à travers une notion conceptuelle. La culture fut et est toujours un concept majeur à cet effet, discuté et travaillé inlassablement par la tradition anthropologique. Par exemple, les « cultural studies » anglo-saxonnes s'inscrivent partiellement dans cette perspective. Elles furent cependant critiquées pour leur myopie envers l'influence inévitable des relations inter-groupales et des rapports de force qui en découle, limitant par là les possibilités descriptives et interprétatives, voire introduisant un biais analytique selon les objets étudiés. Ces limites ont d'ailleurs été débattues en sociologie, notamment à travers le dualisme populisme-misérabilisme (GRIGNON, PASSERON, 1989). Ces débats portaient moins sur les limites liées à cette méthode d'enquête que sur une remise en cause de la notion de culture et de sa pertinence vis-à-vis d'une analyse totalisante. La culture dans la tradition anthropologique constitue le plus souvent un point de départ interprétatif dont le contenu doit être révélé par l'ethnographe. Or, dans nos sociétés modernes, les cultures doivent être considérées dans leurs interrelations, ce qui revient à dire qu'elles doivent elles-mêmes être expliquées. De plus, leur pertinence explicative est souvent mise en doute par des arguments du paradigme socioéconomique, et par ceux qui dénoncent ses dérives racistes potentielles. Même dans les sociétés dites traditionnelles, ces limites furent dépassées par certains auteurs. Nathan Wachtel, par exemple, parvient remarquablement à éviter la réification culturelle en opérant un détour complémentaire par l'histoire (1990).

Le risque réel est donc plus généralement d'utiliser une ou plusieurs notions créant ou donnant l'impression de construire le terrain comme un isolat signifiant. Dans nos sociétés, l'ensemble des données constitué au contact du terrain peut se révéler de nature incertaine pour le chercheur. Il est donc d'une importance capitale pour ce dernier d'explicitier et de déconstruire les concepts qu'il utilise, ce qui lui permet ainsi qu'à ses lecteurs d'en percevoir l'inopportunité ou les limites et de mieux argumenter les constructions théoriques. Le concept de « communauté d'apprentissage » en est une bonne illustration. Est-il pertinent de voir au sein de l'école l'existence d'une communauté ? Qu'entendre par ce concept et par celui d'apprentissage ? Ne vaut-il pas mieux justement sortir des conceptions propres du terrain ? La notion d'élève est-elle pertinente pour appréhender les jeunes en situation scolaire ? L'école n'est-elle pas traversée de part en part par d'autres phénomènes sociaux extrascolaires, ou des réseaux de sociabilité la dépassant ? Volontairement ou non, le risque d'amalgames dans les sources diverses est bien présent, à des fins démonstratives ou non.

¹⁴ Dès 1948, des auteurs s'élevaient déjà pour souligner les limites de cette méthode dans sa version classique appliquée aux sociétés contemporaines. Citons BIERSTEDT R., 1948, « The limitations of anthropological methods in sociology », In *The American Journal of Sociology*, 54-1, 22-30.

Enfin, l'analyse ethnographique, comme nous l'avons expliqué, a potentiellement un lien avec l'intervention étatique. L'écueil dont nous allons parler ne touche qu'indirectement l'ethnographie, il a trait à l'utilisation qui peut être faite des savoirs qu'elle construit, si certaines précautions ne sont pas prises. C'est également du renouvellement des sciences du social comme sciences critiques dont il est question en toile de fond.

Une partie significative des études ethnographiques, plus particulièrement celles d'inspiration ethnométhodologique, mettent aujourd'hui l'accent sur les libertés des acteurs, leurs capacités de négociation, de création du social et de définition du sens de leurs situations. Ces conceptions ne sont pourtant pas des simples conséquences de la focale de la méthode puisque, dans son histoire, l'ethnographie s'inscrivait avant tout dans la recherche des déterminismes culturels. Il ne faut donc pas croire que cette vague d'études aurait simplement découvert une réalité occultée jusqu'alors, car le savoir produit par les recherches est toujours constitutif des réalités qu'elles veulent approcher. Or les recherches qui font l'impasse de la recherche de déterminismes créent et favorisent une vision du monde et des acteurs qui légitimise certaines rhétoriques politiques. En effet, à partir du moment où les acteurs sociaux sont considérés comme producteurs de situation, il est facile ensuite de déclarer que les situations de difficultés trouvent pour beaucoup leur explication dans le rapport, nécessairement inadéquat, qu'entretient l'acteur avec ces dernières. En poussant le raisonnement, l'acteur devient dès lors responsable de ces situations de difficulté. Plus largement, il y a une tendance politique actuelle, concomitante au développement de l'« État social actif », à attribuer de plus en plus les problèmes de société à ceux qui étaient auparavant considérés comme ses propres victimes. Il s'ensuit que ce genre de rhétorique agit comme un masque sur les problèmes inhérents aux systèmes sociaux. En guise d'illustration, mentionnons le processus de délégitimation actuelle des chômeurs (EBERSOLD, 2004) et la notion de parents démissionnaires pour expliquer l'échec scolaire et la délinquance, occultant toute réflexion sur les processus d'orientation ou les inégalités sociales de nos sociétés. Pire encore, la responsabilisation, une fois acceptée par les acteurs eux-mêmes devient aujourd'hui un nouveau mode de domination (MARTUCELLI, 2004).

Ces risques sont néanmoins contournables par l'explicitation, de nouveau, des limites interprétatives de nos recherches qui se fait par le processus de construction d'objet. La recherche de déterminants les limite également. Une ethnographie de la classe, par exemple, peut nous renseigner sur les processus interactionnels entre professeurs et élèves favorisant ou non la réussite scolaire. Mais en aucun cas nous ne pouvons dire que nous avons étudié l'« échec scolaire ». Il nous faut donc souligner ce que nos recherches nous enseignent et ce qu'elles ne nous enseignent pas.

Perspectives pour une ethnographie des mondes contemporains

Les avantages des études microsociologiques de type ethnographique sont indéniables et ne sont plus à démontrer. Elles enrichissent considérablement nos champs scientifiques, apportent la complexité et la nuance dans les analyses et ont même un important potentiel critique de par les remises en cause des catégories usuelles de nos sociétés. Nous avons déjà mentionné dans cet article différentes caractéristiques fondamentales de l'ethnographie telles que la place prépondérante réservée à l'inductivité, et ses liens intrinsèques avec une démarche scientifique de construction d'objet d'où elle tire sa légitimité. Il est inutile et laborieux de les passer tous en revue ici mais il nous semble important d'ajouter qu'il serait dommageable pour l'ethnographie de l'associer avec des critères de terrain minimaux. Ces critères, tels que la durée de l'immersion sur le terrain, sont pour nous évidemment variables

selon les objets et les perspectives adoptées pour les étudier. Mais une telle ouverture de la méthode ethnographique engendre des difficultés particulières, notamment dans son utilisation dans nos mondes contemporains. Dégageons donc les pistes proposées par certains auteurs pour les éviter.

Beaud et Weber préconisent, face à la quasi inexistence d'isolats spatio-temporels défendables dans nos sociétés, de passer par une suite de totalisations partielles à travers ce qu'ils appellent l'« ethnographie multi-intégrative ». Ces totalisations partielles s'attachent selon eux à « décrire des collectifs d'appartenance, les scènes sociales et les histoires personnelles » (BEAUD, WEBER, 2003 : 318). Ils argumentent leur position par la prééminence des groupes sociaux par cooptation dans nos sociétés et visent à prendre en compte les insertions multiples des individus. On regrettera, d'abord, qu'ils ne définissent pas clairement le concept de « totalisation partielle » qu'ils proposent, ensuite, que leur modèle reste proche de l'ethnographie classique puisque la démarche analytique reste holiste. C'est en effet à travers un ensemble de micro-holismes qu'ils envisagent les recherches et, ce faisant, nous pouvons nous demander dans quelle mesure l'ethnographie est susceptible d'étudier les changements et les ruptures sociales. Cette méthode doit-elle rester cantonnée à l'étude d'objets qui évoluent sur la longue durée au sens de F. Braudel ?

Bromberger (1997), quant à lui, se demande si l'ethnographie peut se contenter de ses paradigmes éprouvés ou si elle doit opérer des mises à jour qui, petit à petit, risqueraient d'entraîner son éclatement. Certains auteurs préconisent une « délocalisation » de l'ethnographie qui intégrerait au sein même des mondes locaux et concrets des structures plus larges (APPADURAI, 2001) (OLIVIER DE SARDAN, 1995). Une ethnographie multi-site, qui, au fur et à mesure du pistage de l'enquête, ferait évoluer les dimensions de l'espace du terrain, pourrait insérer une telle articulation du micro et des structures macro-sociales (MARCUS, 1998). La transformation du monde social invite à développer des enquêtes collectives et comparatives qui vont au-delà des limites strictes de la monographie classique et qui portent sur une pluralité de sites « pensés comme lieux de matérialisation de forces transnationales dans des matrices de coordonnées locales » (CEFAI, 2003 : 477). En fait, face à la remise en cause de la notion sociologique de lieu, le problème crucial réside dans le choix des unités d'étude et des échelles d'analyse. Et dans un contexte scientifique plus « sensible à la diversité des tactiques qu'à la structure des règles ou des normes » (BROMBERGER, 1997 : 302), cet auteur ajoute que le « micro-social est, sans nul doute, le point de départ obligé de toute enquête, mais s'y cantonner aboutit à une claustration qui engendre la myopie » (BROMBERGER, 1997 : 304). Il se demande s'il est tenable de s'abstenir de rechercher les déterminismes, puis ajoute que l'enquête ne peut être faite à la « va-vite », sans véritable participation sur le terrain, ce qui témoignerait d'une indifférence aux pratiques réelles.

Bromberger défend l'idée que les biais de l'ethnographie du proche découlent principalement d'analyses au point de vue (émique¹⁵) et à l'échelle (micro) uniques (BROMBERGER, 1997 : 304). Il prône alors une démultiplication des niveaux et des échelles d'analyse (au sein du micro social mais également au niveau méso, voire macro), qui seul peut apporter un indispensable gage de fidélité aux faits. Il rappelle ensuite l'exigence d'« analyse comparative raisonnée » pour traquer les propriétés différentielles entre les unités analysées afin de mieux comprendre le sens singulier des comportements étudiés. Cela étant, ces principes permettent de sortir de l'ethnographie classique habituée aux isolats spatiaux et temporels, sans nécessairement passer par une perspective totalisante mais bien en étudiant conjointement les déterminismes et les libertés actanciels. Car les règles sous-jacentes des

¹⁵ Le point de vue « émique » est celui qui traite de la classification des idées de ceux qui participent à une culture donnée. Il s'oppose au point de vue « étique », lequel découle des classifications conceptuelles de l'une des théories des sciences sociales.

processus sociaux, imperceptibles si observées de trop près, constituent la « cage flexible où individus et groupes peuvent exercer leur propre liberté conditionnelle » (BROMBERGER, 1997 : 305). Il est bien entendu impossible de faire une recherche explorant tous les aspects d'un phénomène social, mais se cantonner à un seul niveau semble aujourd'hui intenable pour de nombreux objets.

Une fois conjuguées, ces différentes pistes peuvent permettre d'éviter les écueils mentionnés précédemment. Ceux-ci prennent tout autant source dans le contexte global, qui nous a mené à l'engouement actuel pour l'ethnographie, que dans l'« omission » du fait que l'ethnographie a constitué et constitue une méthode complète de construction d'objet. Mais, pour de nombreux thèmes étudiés, cette construction d'objet doit s'appliquer de manière différente dans nos mondes contemporains. Au va-et-vient entre la théorie et l'empirie, les pistes dégagées proposent d'ajouter un va-et-vient scalaire, une association complémentaire des points de vue « émique » et « étique » et un comparatisme raisonné, et ce, afin de contourner les écueils liés aux totalisations abusives et aux dérives post-modernes. L'importance de ces pistes s'accroît face aux interventions et aux rhétoriques politiques pouvant mener à de nouveaux types de dominations puisqu'elles permettent aux ethnographes d'éviter d'en devenir involontairement les légitimateurs.

Face aux risques de dissolution, l'ethnographie ne mérite-t-elle pas de renouer pleinement avec l'ambition scientifique et modélisatrice de ses fondateurs ?

Bibliographie

- APPADURAI A., 2001, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris : Payot.
- AUGÉ M., 1992, *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris : Seuil.
- BEAUD S. ; WEBER F., 2003, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris : La Découverte.
- BERTHIER P., 1996, *L'ethnographie de l'école. Eloge critique*, Paris : Anthropos.
- BROMBERGER C., 1997, « L'ethnologie de la France et ses nouveaux objets », *Ethnologie Française*, Quelles ethnologies? France Europe 1971-1997, XXVII, 3.
- COULON A., 1992, *L'école de Chicago*, Paris : PUF.
- COULON A., 1993, *Ethnométhodologie de l'éducation*, Paris : PUF.
- CEFAÏ D., 2003, *L'enquête de terrain*, Paris : La Découverte-Mauss.
- CLIFFORD J., 2003, « De l'autorité en ethnographie. Le récit anthropologique comme texte littéraire », CEFAÏ D., *L'enquête de terrain*, Paris : La Découverte-Mauss, p. 263-294.
- DODIER N., BASZANGER I., 1997, « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », In *Revue française de sociologie*, XXXVIII, p.37-66.
- EBERSOLD S., 2004, « L'insertion ou la délégitimation du chômeur », In *Actes de la recherche en sciences sociales*, 154, p.94-102.
- ELIAS N., 1993, *Engagement et distanciation*, Paris : Fayard.
- GEERTZ C., 2003, « La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture », CEFAÏ D., *L'enquête de terrain*, Paris : La Découverte-Mauss, p. 208-233.
- GIDDENS A., 1994, *Les conséquences de la modernité*, Paris : L'Harmattan.
- GRIGNON C., PASSERON J-C., 1989, *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris : Gallimard-Le seuil.
- HENRIOT-VAN ZANTEN A., ANDERSON-LEVITT K., 1992, « L'Anthropologie de l'éducation aux Etats-Unis : méthodes, théories et applications d'une discipline en évolution », *Revue Française de Pédagogie*, n°101, p.79-104.
- JAVEAU C., 1997, *Leçons de sociologie*, Paris : Armand Colin.
- KAUFMANN J-C., 2004, *L'invention de soi : une théorie de l'identité*, Paris : Armand Colin.
- LAPASSADE G., 1991, *L'ethnosociologie. Analyse institutionnelle*, Paris : Méridiens-Klincksieck.

- MALINOWSKI B., 1968, *Une théorie scientifique de la culture*, Paris : François Maspero.
- MALINOWSKI B., 1989, *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris : Gallimard.
- MARCUS G. E., 2002, « Au-delà de Malinowski et après Writing Culture : à propos du futur de l'anthropologie culturelle et du malaise de l'ethnographie », *ethnographiques.org* [en ligne], n°1, <http://www.ethnographiques.org/documents/article/arArMarcus.html>, (page consultée le 20/05/2005).
- MARCUS G. E., 1998, « Ethnography in/of the World System : The Emergence Of Multi-Sited Ethnography », *Ethnography Through Thick and Thin*. Princeton : Princeton University Press, p.79-104.
- MARTUCELLI D., 2004, « Figures de la domination », In *Revue française de sociologie*, 45-3, 469-497.
- MUCCHIELLI A., 1991, *Les méthodes qualitatives*, Paris : PUF.
- NICOLAS-LE STRAT P., 1994, Micro-ethnographies : l'analyse du vécu au service des experts, In *Futur Antérieur*, 19-20/5-6, [en ligne], http://multitudes.samizdat.net/article.php3?id_article=743 (page consultée le 20/05/2005).
- OLIVIER DE SARDAN J.-P., 1995, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquêtes*, pp.71-109.
- QUEIROZ, J.-M. de, ZIOTKOWSKI M., 1997, *L'interactionnisme symbolique*, Rennes : PUR.
- ROCHEX J.-Y., 1994, « Normes et normativité en sociologie de l'éducation », *Futur Antérieur*, n° 19-20, 1993-5/5.
- SIROTA R., 1988, *L'école primaire au quotidien*, Paris : PUF.
- STOCKING G. W. Jr., 2003, « La magie de l'ethnographe. L'invention du travail de terrain de Tylor à Malinowski », CEFAÏ D., *L'enquête de terrain*, Paris : La Découverte-Mauss, pp. 89-138.
- VAN HAECHT A., 1998, *L'école à l'épreuve de la sociologie*, Bruxelles : De Boek.
- VASQUEZ-BRONFMAN A., MARTINEZ I., 1996, *La socialisation à l'école. Approche ethnographique*, Paris : PUF.
- WACHTEL N., 1990, *Le retour des ancêtres. Les indiens Urus de Bolivie XXe-XVIe siècle. Essai d'histoire régressive*, Paris : Gallimard.
- WOODS P., 1990, *L'ethnographie de l'école*, Paris : A. Colin.